



La tragédie de l'homme révolté

Philosophie. Réédition de *Philosophie de la tragédie*, paru en 1903, de Léon Chestov, qui détourne Dostoïevski et Nietzsche à ses propres fins, aimant ces deux «clairvoyants de l'abîme».

THIBAUD MARTINETTI

Les Editions Le Bruit du temps ont publié récemment un troisième essai de Lev Isaakovitch Schwarzmann, plus connu sous le pseudonyme de Léon Chestov. Le philosophe existentialiste russe (1866-1938) parcourt l'Europe dès la fin des années 1890, réside notamment en Suisse et à Paris, où il sera conférencier à la Sorbonne et inspirera des intellectuels contemporains tels que Georges Bataille ou Benjamin Fondane.

Auteur de nombreux ouvrages et articles, Chestov développe une philosophie de la révolte contre «la science et la morale», cherchant ainsi à abolir les lois rationnelles qui enclavent et rassurent l'individu. Le dénuement résultant d'une telle opération est à l'origine d'une pensée neuve, capable d'assumer l'existence d'un Dieu «pour qui rien n'est impossible», comme le souligne Geneviève Piron dans son étude *Léon Chestov, philosophe du déracinement*. L'homme tragique qui émerge alors, débarrassé des idoles de la raison et de la religion, trouve dans ce Dieu surnaturel la seule possibilité d'accomplir sa pleine liberté.

Après *Le Pouvoir des clés* et *Athènes et Jérusalem*, c'est donc au tour de *La Philosophie de la tragédie. Dostoïevski et Nietzsche* de s'offrir une seconde jeunesse. Initialement paru en 1903, l'essai avait déjà été traduit en 1926 par Boris de Schloezer, puis révisé en 1966. La présente édition, enrichie d'une présentation de Ramona Fotiade et d'une postface du grand critique George Steiner, reprend la traduction de 1966. *La Philosophie de la tragédie*, comme son nom l'indique, trace deux axes majeurs qui se complètent mutuellement: d'abord est analysée «la transformation des valeurs» de Dostoïevski, puis la «transmutation des valeurs» de Nietzsche.

Dans un premier temps, Chestov fait le récit de l'évolution philosophique du grand écrivain russe. Dans la première partie de sa vie, Dostoïevski fréquente le cercle de Petrashevski, où il côtoie les thèses de Bielski et manifeste un intérêt sincère pour le socialisme utopique (en témoignent les marques d'honneur adressées à George Sand dans le *Journal d'un écrivain*). Par la suite, Dostoïevski devient un adepte de la «philosophie

du terroir», affirmant, en slavophile convaincu, la suprématie du «Christ russe» sur le «Christ occidental», l'Église sécularisée, la décadence bourgeoise et prolétaire qui en émerge. Dans son ouvrage, Chestov s'intéresse plus spécifiquement au moment de la révolte dostoïevskienne, celle de l'époque des *Carnets du sous-sol*, où apparaît pour la première fois la voix souterraine: «Tous les «idéals» y sont présentés sous cet aspect: Schiller, la poésie de Nekrassov, l'humanitarisme, le palais de cristal; bref, tout ce qui emplissait jadis l'âme de Dostoïevski d'attendrissement et d'enthousiasme fait maintenant l'objet des railleries et des sarcasmes les plus empoisonnés qu'il puisse imaginer. Les «idéals» et l'attendrissement qui les accompagnait ne provoquent plus maintenant en Dostoïevski que le dégoût et l'horreur.»

«Combien il est atroce pour l'homme de se heurter les ailes brisées aux murailles de l'éternité!»

LÉON CHESTOV

Chestov opère une analyse minutieuse de la part maudite habitant Dostoïevski, cachée derrière la fiction, incarnée dans ses protagonistes ayant subi «des humiliations inexprimables», tels que Kirilov, Ivan Karamazov ou encore Raskolnikov, des «déments», des frères de l'homme du souterrain opposé aux «idéals». Selon Chestov, Dostoïevski pose les bases d'une philosophie véritable, une philosophie de la tragédie, lorsqu'est renié l'idéalisme des premières années, et que, dans une tentative de «réhabilitation des droits de l'homme souterrain», il décrit le destin des hommes haïssant «les lois de la nature», avides d'impossible. Alors éclate le cri déchirant de ces protagonistes, qui est aussi celui de Chestov: «Combien il est atroce pour l'homme de se heurter les ailes brisées aux murailles de l'éternité!»

«L'égoïsme du pauvre»

C'est là qu'intervient Nietzsche qui va également «trahir son ancienne foi et ses convictions» incarnées par Wagner et Schopenhauer, «ces maîtres qui ont perverti sa jeunesse». Sous la plume de Chestov, Nietzsche accomplit philosophiquement ce que Dos-



Léon Chestov, photographié en 1916. © ARCHIVES PRIVÉES DE LA SOCIÉTÉ LÉON CHESTOV

toïevski n'avait exprimé que sous couvert d'univers fictionnels. Nietzsche, selon les mots de Ramona Fotiade, dénonce «l'origine éthique des notions d'abnégation, de sacrifice de soi et de compassion afin de rétablir les valeurs de la vie dont la «cruauté» et l'«égoïsme» visent à remettre dans leurs droits l'existence et la volonté de l'individu». Mais, selon Chestov, il ne faut pas se méprendre sur l'origine de l'égoïsme nietzschéen, lequel «n'était pas l'égoïsme de l'aristocrate qui accepte les sacrifices d'autres avec tranquillité et assurance, mais l'égoïsme du pauvre, du misérable qui s'indigne et qui s'offense de ce que ses sacrifices mêmes soient dédaignés» par «la morale bourgeoise» et le «beau et le sublime». Chestov rappelle ailleurs que l'auteur de *Par-delà le bien et le mal* éprouvait une profonde admiration pour Dostoïevski, bien qu'il n'ait jamais pu le rencontrer: «C'est le seul psychologue chez lequel j'ai pu apprendre quelque

chose; le fait de l'avoir connu m'apparaît comme une des plus belles réussites de mon existence.»

«Nuit libératrice»

La postface de George Steiner souligne l'utilisation que fait Chestov de Dostoïevski et de Nietzsche «à ses propres fins». Ainsi, Chestov n'est intéressé ni par les thèses réactionnaires et antisémites de Dostoïevski, ni par la dimension politique du surhomme. Ce qui intéresse le philosophe, c'est «le clairvoyant des abîmes», la voix souterraine et souveraine des Karamazov et de Zarathoustra, celle qui résonne dans les ténèbres lorsque les barrières de la réalité, des lois naturelles sont abolies et que s'ouvre à l'homme angoissé un monde inespéré marquant, selon la belle formule d'André Bédard, l'avènement d'une «Nuit libératrice». I

> **Léon Chestov**, *La Philosophie de la tragédie. Dostoïevski et Nietzsche*, trad. par Boris de Schloezer, Paris, Le Bruit du temps, 2012, 304 pp.

CYRIL MONTANA

Vivante quarantaine

DANIEL FATTORE

«On n'est pas sérieux quand on a quarante ans», proclame le dernier livre de l'écrivain Cyril Montana, mari de la chanteuse Anggun. Intitulé *Je nous trouve beaux*, il brosse le portrait contrasté et dynamique d'un quadragénaire d'aujourd'hui.

Rendue dans un style vivace, la quête de liberté du narrateur trouve ses limites dans l'absence de repères, héritée de parents soixante-huitards des plus permissifs. Ses interrogations l'amènent à s'infiltrer en profane dans une tenue franc-maçonne dont il dénigre les rites, le tablier et les gants blancs de rigueur, ou à se demander quelles sont les frontières de l'adultère. Elles trahissent un personnage hésitant, immature en dépit de son âge et de son statut d'homme marié et accompli.

Marié et accompli? Le narrateur a des enfants, et il fait preuve d'une tendresse paternelle inattendue, par exemple lorsqu'il dépeint son inquiétude de père dont l'enfant est parti sans prévenir et ne rentre pas. Paradoxal, empêtré dans ses contradictions, le personnage que l'auteur de *Je nous trouve beaux* donne à voir s'avère attachant, assoiffé à la fois de jeunesse et de liberté dûment cadrée. I

> **Cyril Montana**, *Je nous trouve beaux*, Ed. Albin Michel, 189 pp.

en bref

CLARA, 10 ANS, ÉCRASÉE

ROMAN C'est un livre bouleversant: le malheur s'abat et la vérité, qui serait la seule forme de consolation possible, se dérobe. Il est midi, un dimanche dans un village de Belgique, la rue est déserte, la messe se termine, une voiture écrase la petite Clara, 10 ans. Pas de témoin, mais un coupable éventuel, providentiel: le pauvre Carlo, qui, en état d'ébriété, vient de plonger sa Jeep dans un étang. «Il n'y a pas de preuve», lui dit le juge. «Il n'y a pas besoin de preuve», répond Carlo. Toute ma vie est une preuve.» Armel Job s'amuse à croiser les destins des victimes et du coupable, livrant un conte philosophique poignant. Hélas, il manque une morale à cette parabole. JA

> **Armel Job**, *Le bon coupable*, Robert Laffont, 301 pp.

chronique

Koh-Lanta tient son premier martyr

Survivor. Grâce au pauvre Gérald Babin, Koh-Lanta mérite enfin le titre d'aventure.

JEAN AMMANN

Un mort à Koh-Lanta, enfin! Depuis le temps que cette émission nous vend de l'aventure précuite, je commençais à désespérer. C'est vrai, quoi, il n'y a pas d'aventure sans risque et il n'y a pas de risque sans victime. C'est le postulat de l'aventure. Le ski de pente raide, le base jumping, l'alpinisme, la course au large: de temps en temps, la mort s'invite. C'est dramatique, c'est triste, c'est tout ce que vous voulez, ça frappe des jeunes, des mères, des pères, ça laisse des orphelins et des parents éplorés, un veuf inconsolable, une compagne définitivement endeuillée, mais c'est la règle du jeu. Une règle qui, d'ailleurs, est acceptée par tous les aventuriers:

«Quand je pars en expédition et que je ferme la porte de la maison, je ne sais jamais si je reviendrai», me disait un alpiniste.

Koh-Lanta, qui fait les beaux jours de TF1 depuis douze ans, a donc vu mourir Gérald Babin, 25 ans, d'un malaise cardiaque au premier jour du tournage au Cambodge. C'était le 22 mars. C'est une mort subite, comme il en arrive parfois dans les épreuves sportives, car les statistiques veulent qu'il y ait dans le peloton un ou deux cardiaques. Quarante mille marathoniens à New York, cela veut dire qu'il y a dans le lot deux ou trois pathologies cardiaques qui portent un dossier.

Revenons à Koh-Lanta. Rappelons que Koh-Lanta est un régime amaigrissant inventé en 1992 par un dénommé Charlie Parsons, produit pour la première fois en 1997 par une télévision suédoise et repris en 2001 par TF1. Il s'agit de passer 40 jours sur un rivage d'apparence paradisiaque mais qui est en réalité abandonné aux moustiques, aux grains tropicaux et aux bactéries. L'idée est de plonger une petite vingtaine de candidats dans un bouillon de culture et de voir celui qui, en s'appuyant sur un bon système immunitaire et sur de vils complots, parviendra à éliminer tous les autres. A la fin, un mélange de bassesse et d'habileté désigne le vainqueur, que TF1 hisse illico



En anglais, Koh-Lanta s'appelle «Survivor»: c'est bien trouvé. DR

dans la catégorie des «héros», juste à côté de Jean Moulin et Maurice Herzog. Comme quoi, toutes les appellations ne sont pas contrôlées. Dans le langage de Koh-Lanta, après chaque épreuve, que cela consiste à ouvrir une noix de coco ou à pêcher un crabe arthrosé, le vertigineux Denis

Brogniart qualifie les gagnants de «rescapés». Voilà qui situe le péril. En anglais, Koh-Lanta s'appelle «Survivor»: pour qu'il y ait des survivants, il faut qu'il y ait des morts. Au milieu de cette emphase lexicale, Gérald Babin s'est donc sacrifié pour redonner un sens aux mots. Il a bien mérité de la télé-réalité. I